

SEULE OMBRE AU TABLEAU...

Je quitte le bitume et me gare sur le bas-côté. Les roues entrent en contact avec un sol fait de terre asséchée et d'herbes jaunies. Je ne mets pas les warnings, ma voiture stationnée ne gêne aucunement la faible circulation sur cette départementale. Je coupe le son de la radio. Tous les autres témoins sont allumés, l'agitation de mes pensées amplifie le caractère inconfortable de la situation. Cela pourrait s'apparenter à un sapin de Noël en plein mois de juillet et pourtant rien ne clignote en extérieur. La chaleur qui monte à mes joues me pousse à m'extraire de l'habitacle. Je claque la portière sans délicatesse, contourne le véhicule pour me mettre en sécurité du côté des champs de canne à sucre. J'allume nerveusement une cigarette ; mes doigts ne m'aident pas, à moins que mon tremblement soit dû à l'air frais de Bras Panon. Première bouffée et première larme coulant sans bruit sur ma joue. Je tente d'apaiser tous ces voyants rouges qui m'électrisent le corps en encrant le regard dans le panorama d'en face. Le paysage se décline en un camaïeu de vert entre ces hautes plantes herbacées, les multipliants et tout un panel de pied de bois. Au loin, les nuages accrochent le flanc des montagnes, le ciel est blanc, « elle va être bien » me dis-je. Je reste là un moment encore, debout, adossée à la carrosserie me remémorant sa toute récente installation.

Grande chambre individuelle au deuxième étage avec toilette, armoire et bureau dans des locaux neufs. Pas de télévision. Une large fenêtre à l'ouverture sécurisée offre une vue sur le bâtiment de la restauration mais surtout sur la cour disposant d'un kiosque en bois pour y accueillir les fumeurs. Je l'aide à trouver une place pour chacune de ses affaires mais sentant son agacement, je me mets en retrait. A 19 ans, instigatrice de son cursus professionnel, protagoniste privilégié dans sa construction identitaire, ma fille Lisa initie ses propres choix. Je ne m'éternise pas dans cette pièce au confort élémentaire. Je le serre dans mes bras, berce mon cœur ressentant déjà son absence future à mon retour vers la maison.

J'allume une deuxième cigarette, revenant à l'instant présent. Mon corps semble s'être apaisé. Beaucoup de parents connaissent ce genre de situation. Finalement, ma fille ne se trouve qu'à quelques kilomètres de moi contrairement à ma cousine qui a installé sa fille à Bordeaux pour poursuivre ses études en faculté de sciences. J'imagine que le mois d'août sera décisif. Lisa passera des évaluations, rencontrera de nouvelles personnes, devra s'approprier ce parcours. Je lui ai renouvelé ma confiance en elle. Elle possède des atouts qu'elle ne maîtrise pas pour le moment. Elle dispose de plusieurs mois pour apprendre, comprendre et se connaître.

J'écrase un troisième mégot, m'installe dans la voiture pour un retour en mode solo vers mon chez moi.

Nous sommes fin août. Premier retour au domicile après un mois de cette nouvelle vie sans elle à la maison. Les yeux cernés, les cheveux négligemment attachés à l'aspect huileux et son ballot de linge sale lui confèrent tous les traits d'une étudiante en études supérieures. Elle porte encore ce large pull aux manches longues qui camouflent ses formes généreuses qu'elle exècre à l'image de bon nombre d'adolescentes. Lisa semble heureuse de retrouver sa chambre, son chat Tigris et les saveurs de ma cuisine réunionnaise. On échange peu, elle s'enfermant dans ses écrits, dans ses livres. L'après-midi, elle s'accorde une sieste de plusieurs heures. J'éprouve le sentiment d'être seule dans ma maison alors que mon amour de fille se trouve tout près de moi.

Avant la tombée de la nuit, je la redépose à Bras Panon, je n'ai jamais été à l'aise avec la conduite de nuit notamment dans la descente des rampes de la Montagne. Nous reprenons la route peu avant 17h30.

Octobre est là. Je me fais la réflexion que le plus dur est passé. J'ai pris mes marques chez moi sans la présence de Lisa. Mes collègues m'apportent leur soutien, m'invitent à sortir entre filles, passent à l'improviste histoire de papoter. Ensemble, nous cherchons à relativiser la situation ; beaucoup de famille vivent ce délicat plongeon dans l'adolescence couplé à un éloignement géographique.

Les semaines défilent, le lien se maintient à travers nos textos. J'apprends qu'elle a un amoureux depuis quelques temps et je tolère mieux la distance qu'elle m'impose dans nos retrouvailles, virtuelles comme en présentes. Je me freine souvent dans l'envoi de messages, ne désirant pas m'immiscer dans ce choix de vie. Cependant, je ne peux m'empêcher de me soucier de son état physique et mental. Alors je détourne mon propos et la questionne sur l'avancée dans son parcours. Elle partage avec moi ses évaluations, la teneur des ateliers, ses progrès mais aussi ses doutes sur fond de sentiment d'incompétence. Trouver un subtil équilibre entre mon statut de mère et celui de femme.

Quelques semaines s'étirent encore. Elle décide de rentrer, le temps d'un week-end, nous sommes début novembre. Elle ressent le besoin de discuter et de se poser à la maison. En franchissant la porte d'entrée, je la trouve amincie, délestée de cinq kilos, affichant un large et franc sourire. Je la prends dans mes bras, plante mon nez dans son cou et inspire ce bout de moi en lui déclarant un « Je t'aime » en lieu et place de bonjour. Un pas en arrière me permet de détailler ce qu'elle porte. Un pantalon fluide et un top sans manches, le tout d'une même teinte noire. Sa couleur de prédilection. Sans subtilité, mes yeux se posent sur ses avant-bras qu'elle ose dévoiler. Soudain, me voilà propulsée vers un passé douloureux, pas si éloigné dans le temps. Une vague d'émotion me traverse à la vue des scarifications encore rougies, tatouage de sa propre violence.

Me reviennent en mémoire tel un boomerang son hyperphagie, ses choix de vêtements afin de camoufler ce corps, le port de pulls par 38 degrés, ses explications farfelues que j'acceptais et cette fameuse journée où une ambulance est repartie avec ma fille vers l'unité vanille. C'était sa troisième tentative de suicide.

Depuis, notre quotidien est une succession d'aller-retour vers la clinique des Flamboyants où elle est hospitalisée à temps complet. Là-bas, elle apprend à faire évoluer ce prisme par lequel elle appréhende la réalité, accepter de voir dans chaque situation la part de lumière au-delà de l'ombre.

Isabelle